

TEXTE A Lecture d'approfondissement. Lisez le texte et répondez ensuite aux questions qui se trouvent à la fin du texte. Remettez vos réponses à la 9^e semaine.

Les confessions d'un philosophe

par

Bryan Magee

Tiré de : Bryan Magee, *Confessions of a Philosopher*,
Londres, Phoenix, 1998, p. 1-19.

Traduction, adaptation et notes de Jean Laberge.

« *Quand on est jeune, il ne faut pas hésiter à s'adonner à la philosophie,
et quand on est vieux, il ne faut pas se lasser d'en poursuivre l'étude.* »
Épicure, *Lettre à Ménécée*

Scènes d'enfance

Jusqu'à l'âge de cinq ans, j'ai partagé le même lit que ma sœur qui avait trois ans et demi de plus que moi. Une fois que mes parents éteignaient la lumière, nous bavardions, elle et moi dans l'obscurité, jusqu'à ce que le sommeil vienne. J'ai toujours été incapable de me souvenir du moment où je m'endormais. La même histoire se répétait inlassablement: je conversais avec ma sœur puis, un instant plus tard, je me réveillais dans la chambre ensoleillée après une nuit de sommeil. Il faut bien qu'à un moment donné j'aie cessé de parler et que je me sois endormi. Je ne parviens pas à comprendre pourquoi je ne pouvais vivre consciemment ce moment et pourquoi j'étais incapable de m'en souvenir.

Je fis part du problème à ma sœur ; mais elle s'en fichait. « Personne n'est capable de se rappeler cela », affirmait-elle d'un ton tranchant, laissant entendre que la question était close. Je restais sur ma faim. « Comment peut-elle savoir ce qu'il en est au juste? », me disais-je. « Tout ce qu'elle peut prétendre, c'est qu'elle ne s'en souvient pas. Je parie qu'elle n'en a même jamais parlé à quelqu'un ! » Je résolus de m'observer attentivement, de la même façon que l'on tente de saisir le moment où la lampe du réfrigérateur s'éteindra lorsqu'on ferme la porte. Mais rien n'y fit. C'était toujours pareil. À un moment donné, je parlais avec ma sœur dans l'obscurité, disons, le lundi soir, puis la seule chose dont je pouvais me souvenir, c'est que j'ouvrais les yeux aux premières lueurs de la journée du mardi. À chaque soir, j'allais me coucher, mais je n'ai jamais vécu le moment où je m'endormais. Pendant des années, cette routine fut pour moi la source d'une grande perplexité.

J'ai gardé un vif souvenir de moi, deux ou trois ans après ces événements. J'avais alors sept ou huit ans. Alors que j'étais debout dans un coin de la cuisine, près de la porte d'entrée, un rayon de soleil, passant au travers les carreaux de la fenêtre de la porte de cuisine, tomba sur moi. Je tendis le bras droit devant moi, et mes yeux concentrés sur mon index. « Je vais compter jusqu'à trois », disais-je, « et lorsque je dirai 'trois', mon doigt se dépliera. » Je comptai : « un, deux, tr... » Et automatiquement mon doigt se déplia. Comment cela est-il possible? Je répétai l'expérience. Puis, je dis : « Cette fois, je compterai jusqu'à quatre. » Et à quatre, mon doigt se déplia. « La prochaine fois », me dis-je, « je compterai jusqu'à cinq ». Et à cinq, mon doigt se déplia. Je ralentis le décompte afin de saisir le moment où le doigt allait se déplier : un, deux..., trois..., quatre... (attention)... cinq ! Malheureusement, à cinq, sans que je m'en fusse rendu compte, mon doigt se tendit.

Je puis tendre mon doigt quand bon me semble. Non, c'est faux, car je ne peux pas vraiment le tendre au moment où je décide de le faire. Même en me concentrant très fort, je ne puis saisir le moment précis où le doigt se tend. Comment quelque chose d'aussi simple, qui est sous l'emprise totale de ma volonté, peut-il m'échapper, ne pas être et pourtant se produire? À partir de ce jour, ce problème me fascina.

Adolescent, une fois acquise l'idée d'une action volontaire, et sachant que la décision de plier mon doigt résulte d'un processus qui se déroule dans ma tête, j'essayai de toutes les manières possibles et imaginables de saisir le lien entre mon cerveau et mon doigt. Ce fut à chaque fois l'échec. Je décidais par exemple à l'intérieur de ma tête de plier mon doigt et, *au même moment*, mon doigt se pliait. Or, entre ma tête et mon doigt, il y a un vide. La simultanéité, toutefois, entre la décision prise dans ma tête et mon doigt qui se plie, constituait un problème. Pourquoi y a-t-il un décalage ? Comment une décision peut-elle être cause que quelque chose se produise de lui-même au même moment?

Pendant deux ou trois ans, entre neuf et douze ans, je fus intrigué par l'énigme du temps. La nuit, je restais éveillé dans mon lit échafaudant les réflexions suivantes. « Je sais qu'il y eut un jour avant-hier; or, avant avant-hier, il y eut aussi un jour ; et ainsi de suite, aussi loin que mon souvenir aille. Il doit donc y avoir un jour avant le dernier jour que je puis me rappeler. Je suis né le 12 avril 1930, et il doit y avoir eu un jour avant ma naissance. Et également un jour avant le jour de ma naissance; et ainsi de suite. Et avant tous les jours, il doit bien y avoir eu un jour. Il est donc possible de remonter ainsi dans le temps. Est-ce vraiment le cas?» Je ne pouvais pas concevoir que l'on puisse remonter indéfiniment dans le

temps. « Somme toute, il doit donc y avoir un début. Mais s'il y eut un début, qu'y avait-il avant le début? Rien, évidemment. Rien du tout car, autrement, il ne serait pas le début. Mais s'il n'y avait rien, comment les choses ont-elles débuté? D'où sont-elles venues? Le temps n'est pas quelque chose qui est apparu soudainement – pouf! – comme ça, de lui-même, à partir de *rien*. Rien n'est rien; pas quelque chose. » Ainsi, je n'arrivais pas à concevoir l'idée d'un commencement mais, du même coup, il devait bien y avoir eu un commencement! Je conclus à la fois qu'il était impossible que le temps ait eu un commencement et qu'il était impossible qu'il n'en ait pas...

J'en vins à penser que quelque chose m'avait échappé sans que je m'en sois rendu compte. Il n'y a, en vérité, que deux possibilités dont une seule est la bonne. Elles ne peuvent pas être toutes les deux correctes. Je concentrai mes pensées tour à tour sur l'une, puis sur l'autre, et quand je constatai que je n'aboutissais à rien, je cherchai à comprendre où j'avais commis l'erreur. Mais je n'ai jamais trouvé d'erreur. Ce problème me tenait captif, non seulement dans mon lit la nuit, mais pendant tout le jour. Je pensais que les adultes pourraient m'aider à résoudre mon problème, mais quand je leur en faisais part, leurs réponses me plongeaient davantage dans l'embarras. Certains admettaient qu'ils ne savaient pas et préféraient contourner la difficulté en parlant de choses et d'autres, comme si cette question n'était pas vraiment captivante; ou encore, ils la banalisaient en faisant des remarques désobligeantes: « Non, mais sérieusement: ne perds donc pas ton temps à te casser la tête sur ce genre de truc qui n'en vaut pas la peine! » C'était franchement inacceptable! S'ils ne savaient pas quoi répondre, ils n'avaient pas à être aussi condescendants. Pourquoi témoignaient-ils d'autant d'indifférence, et pourquoi ne trouvaient-ils pas mon problème passionnant? Après de nombreuses rebuffades du genre, je cessai d'en parler aux gens autour de moi et je gardai pour moi seul mon énigme en cherchant une réponse à l'aide de ma propre réflexion.

Bientôt, je compris que le même problème se posait pour ce qui concerne le futur. Après demain, viendra un autre jour, lequel sera suivi d'un autre jour, lequel sera suivi à son tour d'un autre jour, et ainsi de suite, de sorte qu'il est inconcevable que le temps ait une fin – car, une fois terminée le temps, il faut encore qu'il y ait un temps qui soit la fin du temps (sans doute un autre temps ou un autre type de temps). Qui peut dire la nature de ce temps? D'une part, il est inconcevable que le temps puisse continuer éternellement, car cela voudrait dire que notre monde est éternel alors qu'en fait, ce ne serait que l'éternité de ce monde. En

poursuivant mes réflexions, je ne trouvais aucune solution mais davantage de problèmes. Entre autres celui-ci : s'il s'est écoulé un temps infini jusqu'au temps actuel où nous sommes, alors, nécessairement, le temps n'est jamais parvenu jusqu'à nous. Et en voici un autre : si une chose existe, c'est qu'elle doit avoir quelque qualité qui permet de l'identifier ; or, cela signifie qu'il y a quelque chose qu'elle n'est pas, qu'elle doit comporter certaines limitations, de sorte que cette chose qui existe ne saurait à la fois *être* et *être sans fin*, ou encore, *être* et *être sans commencement*. Petit à petit, je me persuadai que l'existence d'un temps sans commencement ou d'un temps sans fin était chose impossible ; mais, d'un autre côté, la pensée que le temps ait un commencement ou une fin m'échappait toujours.

Et je compris aussitôt que le même problème se pose à propos de l'espace. Je me rappelle le temps où je fis partie des évacués de Londres, place Harborough. Je devais avoir à cette époque entre dix ou onze ans. Je me revois alors étendu sur le gazon, dans un parc, regardant le plus loin possible dans un ciel sans nuages. Voici les pensées qui me venaient alors à l'esprit : « En allant tout droit en direction du ciel, pourrais-je continuer de la sorte sans fin? C'est impossible! Pourquoi donc? Parce que tôt ou tard il devra bien y avoir une fin. Pourquoi donc? En frappant éventuellement quelque limite, cela se trouvera bien dans l'espace, non? De plus, cette limite est bien quelque chose qui se trouve dans l'espace, car le côté extérieur de cette limite doit évidemment appartenir à l'espace. D'un autre côté, s'il n'y a pas de limite, l'espace ne saurait tout bonnement *être*, pas plus qu'un temps sans fin ne saurait être. »

Après m'être cassé longtemps la tête sur ce problème, j'en vins à me dire que la racine de mon erreur était de croire que ce que je ne puis concevoir n'existe pas. Il y aurait donc une distinction à faire entre *ce que je pense*, d'une part, et *ce qui existe*, d'autre part. Après tout, je suis en mesure de concevoir qu'une chose perdure éternellement parce que je puis toujours me dire: *et après? et après? et après?* En fait, il est très clair que ce que ma pensée peut concevoir est une chose, tandis que la réalité de mes pensées en est une toute autre. Je puis concevoir l'infini, mais l'infini n'existe pas en réalité. Par exemple, il ne peut y avoir un nombre infini d'étoiles, mais ne suis-je pas en train de commettre l'erreur dont je viens tout juste de parler? En tout cas, quelle que soit la vérité à ce sujet – si ce à quoi je pense n'existe pas ou si ce à quoi je ne pense pas existe –, cela ne m'est d'aucune aide pour résoudre mon problème, car je ne puis toujours pas trancher la question de savoir si le temps a ou non un début. Où est la vérité dans cette affaire?

Plus je réfléchissais au temps et à l'espace, plus les énigmes se multipliaient. L'une de celles, qui me tourmentaient particulièrement est celle relative au fait que bien que le futur soit déterminé d'avance, il reste néanmoins inconnu. Cette difficulté m'est apparue à l'occasion d'un match de soccer. C'était un vendredi soir, et le lendemain mes deux équipes préférées devaient s'affronter. L'impatience de connaître l'issue du match me jeta dans un état frénétique. Je réussis à me calmer en me disant : « Demain, je connaîtrai le résultat. Il n'y a que trois possibilités : ou bien l'Arsenal sera victorieuse, ou bien ce sera l'Éperon ; ou bien encore, ce sera match nul. Quel que soit le résultat, j'en garderai le souvenir tout le reste de ma vie. » D'un autre côté, je me disais aussi: « Quel que soit le résultat, il existe *dès maintenant!* Car, si l'Éperon gagne, alors il est *dès à présent* vrai que le compte sera, disons, de 3 à 2. Le résultat du match est en effet déterminé depuis les débuts des temps. Supposons qu'un Romain de l'Antiquité ou qu'un prophète de l'Ancien Testament ait prédit le résultat des milliers d'années avant le match, le compte reste autant vrai hier qu'aujourd'hui. Non? Alors, pourquoi ne pouvais-je pas connaître le compte avant le match? Puisque le compte est vrai depuis le début des temps et jusqu'à la fin des temps, il devrait être en principe possible de le connaître dès à présent. »

(...)

Plus je méditais là-dessus, plus j'étais exaspéré. Au cours de mes réflexions, je fus confronté à la terrible pensée suivant laquelle si toute vérité est vraie maintenant, tout ce que nous pourrions faire pour modifier ce qui va se produire d'une manière ou d'une autre est voué à l'échec. Il est *dès à présent* vrai que tout ce qui va se produire dans ma vie va se produire. Il est *dès à présent* vrai que j'allais faire tout ce que je ferai. Et il est dès à présent vrai que je n'allais rien faire d'autre que ce que je devais faire. Il m'apparut alors que tout était déjà *maintenant* déterminé de manière immuable. Si cela était vrai, alors adieu la liberté! Je suis donc impuissant et à la merci du destin. Cette pensée m'épouvanta tellement qu'elle perturba mon équilibre général. Aussi, à chaque fois que cette pensée s'insinuait dans mon esprit, je mettais tous mes efforts pour la réprimer.

Ce fut le premier problème qui me chamboula au plan émotif. Ce genre de problèmes est exigeant et exaspérant – mais combien passionnant! C'est la raison pour laquelle, malgré la nature insoluble de ces problèmes, y réfléchir est si profondément et si mystérieusement enrichissant.

Un jour, en jouant avec une balle, la pensée m'est venue que la balle devait se trouver à chaque instant en un endroit et pas en un autre en même temps. Quel que soit le moment, la balle occupe entièrement et uniquement une position. Elle ne saurait jamais se trouver à deux endroits à la fois ; et le lieu où elle se trouve ne saurait être plus ou moins un lieu. Elle n'est, entièrement et parfaitement, que là où elle est. Mais alors, comment expliquer le mouvement de la balle? Car, cela va de soi, une balle bouge. Encore une fois, quelque chose qui doit se produire ne se produisait pas. Je n'arrivais pas à m'expliquer pourquoi une balle bouge.

(...)

Ainsi allaient les choses au fil des ans. Plus je réfléchissais à ces problèmes, plus ils se multipliaient. Et je n'ai jamais trouvé de solution, bien que j'étais convaincu qu'elle existait. Je me disais qu'il y avait une réponse à chacune des questions que je me posais; il me fallait seulement découvrir cette réponse. Par ailleurs, quand quelque chose se produit de manière évidente, comme une balle en mouvement, dire que cela ne se produit pas pose un sérieux problème : une erreur s'est glissée quelque part. Cela étant, il me semble étrange que malgré tous mes efforts réflexifs, je n'aie pu découvrir aucune erreur dans mes raisonnements. Le monde qui m'entoure me devint problématique, plein de contradictions et de mystères.

À chaque fois que vous vous mettez à réfléchir à quoi que ce soit, vous êtes immédiatement confronté à un paradoxe ou à une conclusion inconcevable. Cela suscita en moi la soif de comprendre. Ce besoin devint aussi puissant et aussi contraignant que le besoin de boire ou de manger. De là vient cette curiosité insatiable qui m'habite depuis lors.

(...)

Ce n'est qu'une fois au collège que j'ai pu faire le lien entre les questions que je me posais et la philosophie. Quelle ne fut pas ma stupéfaction d'apprendre que ces énigmes qui m'habitaient alors étaient des questions philosophiques que se posent les plus grands génies de l'humanité depuis trois mille ans. Tous les problèmes dont j'ai parlé jusqu'à présent sont bien connus dans l'histoire de la philosophie. Certains sont même associés à des noms connus, motif de mon embarras touchant le mouvement de la balle qu'on désigne comme la « flèche de Zénon »¹. Il s'avère aussi que Ludwig Wittgenstein (1889-1955) a abordé le thème

¹ Zénon d'Élée, philosophe grec de l'école d'Élée (né vers 490 avant notre ère). Zénon est connu comme le philosophe qui tenta de prouver que le mouvement est impossible au moyen d'une série de paradoxes restés

de la mort de la même manière que je fus confronté au problème de l'impossibilité d'être conscient du moment précis où je glissais vers le sommeil: nous croyons à tort expérimenter la mort, mais cela ne se peut puisque, par définition, nous ne sommes plus conscients et, donc, nous ne pouvons pas vivre consciemment la mort. Mais surtout, bien que je mis du temps à m'en rendre compte, je fus progressivement conduit à réaliser que j'étais un disciple tout naturel d'Emmanuel Kant (1724-1809) puisque j'avais déjà entrevu les antinomies de l'espace et du temps ainsi que l'impossibilité dans laquelle nous nous trouvons de concevoir les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes indépendamment de notre expérience. Mon profond étonnement à l'égard du fait que quoi que ce soit existe fut formulé en premier par Gottfried Wilhelm Leibniz (1646-1716), alors qu'un disciple de Kant, Friedrich Wilhelm Joseph von Schelling (1775-1854), a en donné une version tragique et convaincante. Le même sentiment d'étonnement imprègne l'œuvre d'un autre successeur de Kant, Arthur Schopenhauer (1788-1860). Tout comme ce philosophe, j'ai moi aussi découvert l'enseignement des Upanishads² et, tout comme lui, j'ai découvert ces écrits non pas en raison d'un intérêt pour la religion hindoue, mais par intérêt philosophique puisqu'ils sont par essence kantien; leur intérêt, pour moi comme pour Schopenhauer, s'inscrit d'abord dans un courant central de la philosophie occidentale. Par ailleurs, le problème du libre-arbitre, à savoir si une action est causée par une décision libre, est également traité par Schopenhauer avec grande profondeur.

Dans sa jeunesse, David Hume (1711-1776) souffrit de dépression nerveuse³ dont on dit qu'elle fut engendrée par les réflexions philosophiques auxquelles il s'est livré. Je suis d'avis que son terrible état psychologique avait quelque ressemblance avec le mien, d'autant plus si l'on songe à la nature de sa philosophie. (Soit dit en passant, il est remarquable que bon nombre de grands philosophes ait vécu une dépression nerveuse dans leur jeune âge.) Tout comme le personnage de la pièce de Molière (M. Jourdain) qui apprend avec stupéfaction qu'il a toujours fait de la prose sans le savoir, j'ai moi-même appris à mon grand étonnement que toute mon existence a baigné dans les problèmes philosophiques. Comme les grands philosophes, j'ai ressenti le besoin viscéral de faire sens du monde dans lequel nous

célèbres et dont les plus connus sont celui de la flèche qui ne parvient jamais à son but et celui d'Achille et de la tortue.

² Upanishad : texte religieux de la littérature hindoue, les plus anciens écrits de l'Inde. Note de Jean Laberge.

³ Génie précoce, David Hume rédige à l'âge de vingt-sept ans un monumental ouvrage de philosophie, le *Traité de la nature humaine*. Quatre ans auparavant, le jeune Hume avait souffert d'une lassitude générale et d'indifférence pour toute étude. Il était si préoccupé qu'il projette de consulter un médecin à qui il rédige une lettre où il expose sa condition physique et spirituelle.

vivons. La principale différence entre eux et moi, c'est qu'eux avaient des solutions à proposer aux mêmes énigmes que j'avais découvertes par moi-même. En conséquence, quand j'ai pris connaissance de leurs œuvres, je me suis jeté sur elles comme un affamé se jette sur la nourriture. Depuis lors, ces œuvres me sustentent toujours.

*

QUESTIONS SUR LE TEXTE A
Les confessions d'un philosophe

1. Dans vos propres mots, formulez succinctement les problèmes philosophiques que relate l'auteur.

2. En vous référant au Texte 1, expliquez pourquoi les problèmes évoqués par l'auteur sont *philosophiques*.